

L'Audace du Semeur et la Splendeur du Bien : Une Parole qui libère la vie

Prédication sur Matthieu 13, 1-23 – Pascal Hureau – 12 juillet 2026

Mes chers Frères et Sœurs,

Il faut toujours aborder les paraboles de Jésus avec beaucoup de précaution et une profonde humilité. À première lecture, elles semblent si limpides, presque d'une simplicité enfantine, comme des histoires que l'on raconterait au coin du feu. « Un semeur sortit pour semer. » Cette première phrase du chapitre 13 de l'Évangile de Matthieu plante le décor de manière abrupte, directe, sans explication préalable. Et pourtant, cette banalité à l'excès masque un mystère insondable.

Permettez-moi de commencer par une question qui peut sembler déconcertante : avez-vous remarqué que nous passons l'essentiel de notre vie spirituelle à nous interroger sur le Mal ? Nous nous demandons pourquoi Dieu permet la souffrance, l'injustice, la mort, les guerres. Nous construisons des théologies entières pour tenter de « justifier » le Créateur d'une œuvre imparfaite. Et pendant ce temps, nous laissons dans l'ombre une question infiniment plus féconde, plus lumineuse, plus décisive : d'où vient le Bien ? Pourquoi, dans un monde déchiré par tant de forces destructrices, la vie l'emporte-t-elle encore, toujours, obstinément ? C'est précisément cette question que la parabole du Semeur nous invite à poser aujourd'hui. Non pas le problème du Mal, mais le mystère du Bien, dans sa splendeur ineffable.

Car voyez-vous, nous sommes parfois tentés d'interpréter cette parabole comme un tableau décourageant : les trois quarts de la semence demeurent improductifs. Le chemin, les pierres, les ronces — autant de défaites. Mais une telle lecture oublie totalement l'accent lyrique de triomphe qui se dégage de la conclusion. Malgré tout, déclare avec sérénité le Messie, malgré les oiseaux voraces et les pierres et les ronces, *malgré tout*, une partie de la semence fertilise le sillon : un grain en rapporte trente, un autre soixante, un autre cent ! C'est par conséquent, malgré tout, un chant de victoire.

1- La Souveraineté du Semeur : Dieu est un expert en espérance

Lorsque nous lisons « Un semeur sortit pour semer », nous identifions immédiatement le Semeur comme étant le Seigneur. Il est là, seul, avant toutes choses. Il surgit dans le récit sans justification ni préavis. Cette présence première nous rappelle une vérité fondamentale : Dieu est

souverain. Il est là, dans toute sa plénitude, même lorsque nous l'ignorons, même lorsque nos vies sont tournées vers d'autres horizons.

Si nous observons ce Semeur, nous découvrons une activité débordante, presque déraisonnable. Il sème à tout vent, au bord du chemin, dans les cailloux, dans les ronces. Un agriculteur soucieux d'efficacité trouverait à redire sur cette technique. Il y a là une forme de « gaspillage » divin, une prodigalité qui défie nos logiques de rendement. Et c'est précisément cet aspect « gaspilleur » qui constitue la plus belle nouvelle.

Ce Semeur ne se préoccupe pas de savoir si le lieu est propice. Il ne demande pas si le sol est préparé. Il sème parce que sa vocation est de donner la vie. Voilà ce que j'appellerais un *optimisme héroïque*. Non pas la naïveté qui ferme les yeux sur les ronces et les pierres, mais sans renoncement, le courage souverain de regarder la réalité en face — toute sa réalité, y compris la part d'ombre — et de choisir malgré tout de miser sur la vie.

Permettez-moi ici une question directe : dans notre monde actuel, déchiré par tant de crises géopolitiques, de fractures sociales, de désespérances humaines, ne sommes-nous pas tentés, nous aussi, par un profond pessimisme ? Sur chaque étincelle qui scintille, il se trouve toujours quelqu'un pour abaisser l'éteignoir. On nous annonce une avancée vers la paix, aussitôt on nous rappelle les prochaines guerres qui se préparent. On nous parle d'une découverte médicale, on nous objecte les risques à venir. Le Bien et le Mal semblent plus que jamais se disputer l'empire, comme l'on voit après l'orage glisser de furtifs sourires de soleil sur le visage tourmenté d'un ciel en larmes. Mais la tempête n'a point le dernier mot.

Reconnaître la souveraineté de Dieu, c'est refuser de se laisser hypnotiser par le négatif. C'est au contraire une immense libération. Placer le Dieu tout-puissant en premier n'est pas un asservissement ; c'est une liberté. La grâce est gratuite, et c'est précisément parce qu'elle est gratuite qu'elle nous libère de nos bilans catastrophistes.

II. Le Terrain : Cessons de mépriser notre propre humanité

Si le Semeur est généreux, qu'en est-il du terrain ? Trop souvent, cette parabole a été transformée en leçon de morale culpabilisante. Mais est-ce bien là la démarche de Jésus ? Certainement pas.

Dans les Évangiles, Jésus est critiqué pour son amour du partage, du manger et du boire. Il soigne les corps, il relève les affligés, il se préoccupe de la barque pour traverser le lac. Il n'est pas un maître de sagesse qui prône l'indifférence au monde. Le terrain, c'est nous, avec *toutes* les facettes de notre existence. Et aucune de ces facettes n'est mauvaise en soi.

Le chemin piétiné, ce sont nos histoires, nos rencontres, les frottements quotidiens avec le monde. La pierraille, ce sont nos identités, nos défenses qui nous permettent de tenir debout. Les broussailles, ce sont nos soucis, nos joies, nos projets de vie. Ce n'est pas une honte d'avoir été piétiné par la vie. Ce n'est pas un péché d'avoir des épines.

Et voici où la question du Bien prend toute sa profondeur. Ce monde, notre monde, avec ses cailloux et ses ronces, est aussi le monde où, contre toute attente, la vie jaillit. D'où vient-elle, cette vie ? D'où vient cette tendance surnaturelle de la nature à se dépasser indéfiniment elle-même ? D'où vient ce sentiment du devoir ? D'où vient cet amour entre les humains, cette solidarité qui surgit spontanément dans la catastrophe ? D'où vient cette aspiration à la liberté, à la beauté, à la justice, à la vérité, qui habite les cœurs les plus meurtris ?

Voilà le mystère du Bien, dans sa splendeur ineffable. Et plus on y réfléchit, plus il paraît étonnant, plus mystérieux que le Mal. Le Mal existe, et voilà tout ; il s'impose par sa propre masse. Mais le Bien, lui, *surprend*. Il est l'inattendu, l'inespéré, le don qui surgit là où on ne l'attendait plus. À mesure que la réflexion se prolonge, on réalise que le Bien est plus déconcertant, plus saisissant, plus prodigieux que le Mal. Le Bien s'impose ; il finit par bouleverser le sol durci de l'athéisme, comme ces racines vigoureuses, gonflées de sève, qui soulèvent le bitume de nos trottoirs ou les dalles tombales dans nos cimetières, comme des racines qui proclament la vie.

La Parole de Dieu agit ainsi sur notre terrain humain. Elle vient de l'extérieur pour devenir une part vivante de nous-mêmes, tout comme l'amour de nos parents s'incarne en nous et nous constitue. C'est une « puissance de vie » qui harmonise le chemin, les pierres et les broussailles pour en faire un chemin cohérent et vivant.

III. Le Retournement : Du Mal au Bien

Permettez-moi d'insister sur ce retournement fondamental, car il est au cœur de ce que cette parabole nous offre aujourd'hui.

Nous avons pris l'habitude, peut-être sans nous en rendre compte, de juger la vie en ne voyant que les problèmes. Une montre arrêtée, une lettre en retard, une averse malencontreuse : incidents pénibles, certes, mais serons-nous équitables envers la vie si c'est ainsi que nous la jugeons ? Les journaux notent la collision de deux automobiles, mais ils ne relatent pas que des millions de roues se sont frôlées dans la journée sans accident. L'exception est exagérément visible par rapport à la règle ou à l'Ordre habituel.

Adopter le mystère du Bien comme posture spirituelle, c'est refuser cette injustice envers la réalité. C'est apprendre à s'étonner et à se réjouir du *positif*, à saluer sans ironie les belles surprises, à fêter sans arrière-pensée les réussites inespérées. Cette attitude, il faut le dire clairement, n'est pas de l'optimisme puéril. Elle n'est pas une invitation à fermer les yeux sur la souffrance réelle, sur les catastrophes brutales, sur les infernales désespérances qui arrachent à l'âme déchirée le cri du Christ lui-même : *Eli, Eli, lamma sabachtani* — « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Non. Méditer sur le mystère du Bien, c'est une condition de santé morale. C'est une règle élémentaire d'hygiène de l'âme. Et surtout, c'est l'attitude même de Jésus. Regardez ce Semeur dans la parabole : il connaît les oiseaux voraces, il voit les cailloux, il sait ce que sont les ronces. Il ne se fait aucune illusion. Et pourtant, il sème. Non pas malgré la réalité, mais à travers elle, en elle, avec elle. C'est le grand art d'interpréter les événements du monde *en majeur*, et non en mineur.

IV. Notre vocation : Devenir Semeurs, libres et responsables

La boucle ne serait pas bouclée si nous restions seulement des récepteurs passifs de la Parole. Cette parabole est une invitation à un retournement étrange et magnifique : nous, qui étions le terrain, sommes appelés à devenir les semeurs. En Christ, chaque personne est prophète, porteur et semeur de la Parole de Dieu.

Et ici, la figure du Calvaire s'impose à nous comme le modèle ultime de cet art de semer. Car regardez : la Croix est, en apparence, l'échec suprême, le gaspillage absolu d'une existence rejetée par le monde. « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ! » Jésus serait donc venu en vain ?

Eh bien, non. La Croix deviendra ici-bas le signe sauveur, l'inspiratrice de toutes les croisades missionnaires et sociales, de toutes les réformes

morales, de toutes les propagandes rédemptrices. Et le secret de ce retournement tient en une seule parole du Christ : « *Nul ne m'ôte la vie — je la donne.* »

Voilà le modèle du Semeur dans sa plénitude. Je reste libre : *nul ne m'ôte la vie*. Je reste capable d'enrichir et de bénir le monde : *je la donne*. L'heure sombre où le Mal déployait sur le Golgotha toute l'envergure de ses funèbres ailes est l'heure même, l'heure auguste et décisive, où le Bien, fulgurant de lumière, domine le Mal et le foudroie.

Devenir semeurs, c'est entrer dans cette logique-là. C'est semer avec la même prodigalité désintéressée que notre Seigneur, sans nous soucier de la rentabilité, sans attendre le résultat immédiat. La Parole de Dieu est éternelle. Elle subsiste quand l'herbe sèche et que la fleur tombe. Transmise de génération en génération, elle continuera à être transmise après nous. L'avenir de Dieu et de sa Parole ne dépend pas de nous, ni de nos efforts désespérés pour « sauver » le monde. Notre rôle est simplement d'être les porteurs de cette graine, les semeurs d'un Royaume qui est déjà là et qui vient.

Et quand nous avons, nous-mêmes, cédé au péché, trahi notre conscience, renié notre Maître — n'allons pas nous pendre comme Judas, mais repentons-nous comme Simon Pierre et recommençons le bon combat. C'est la bataille du Semeur contre les intempéries. Marche, marche, sur ton sillon ! Balance ton pas, cadence ton geste ! Un seul grain en produira trente, un autre soixante et un autre cent.

Conclusion : Marchons dans l'espérance, les yeux fixés sur le Bien

Alors, chères sœurs, chers frères, ne craignons pas les échecs de notre propre vie ou de notre témoignage. Courage, petit semeur, sous le grand ciel ! Le vent a beau souffler pour disperser la semence, la bourrasque n'empêchera point le moissonneur de récolter les épis d'or.

Apprenons de Jésus-Christ lui-même le secret de fixer notre âme, non plus sur le Problème du Mal, mais sur le mystère du Bien. Car le Bien est plus puissant que le Mal. Dans la balance de l'univers, il pèse d'un poids plus lourd. Autrement, le monde aurait depuis longtemps disparu. Mais les forces d'équilibre et d'harmonie tiennent le monstre du chaos sous leur lance, comme l'archange terrassant le Dragon.

Laissons la Parole germer dans notre cœur. Ne la recevons pas comme une contrainte ou une doctrine, mais comme une joie, une puissance qui

réconcilie les différentes dimensions de notre être pour en faire une terre fertile.

Marchons dans l'espérance du Royaume en louant Dieu, puisqu'il nous aime. Il nous aimera aussi demain, car il y aura la résurrection. Cette résurrection, bien qu'elle transcende la parabole, en est le fruit ultime, la promesse qui, depuis le commencement, fait germer en nous une vie qui ne s'éteindra jamais.

Et ainsi s'accomplit la parole du psalmiste, qui résonne comme la signature du Semeur sur sa propre œuvre : « *Celui qui enseme les sillons dans les larmes, lie plus tard ses gerbes avec des hymnes de joie.* »

Laissons la Parole être faite chair en nous, et, à la suite du Semeur, sortons pour semer à notre tour, avec joie et en paix, en nous réjouissant de la surabondance de l'amour de Dieu.

Amen.